Olivier ROCHE, Dominique CERBELAUD, *Tintin.*
Bibliographie d'un mythe

Paris, Éd. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2014,
319 pages

Gérald Arboit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10279>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10279

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 373-374

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gérald Arboit, « Olivier ROCHE, Dominique CERBELAUD, *Tintin. Bibliographie d'un mythe* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10279> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10279>

le précédent, d'autant qu'on y retrouve, « assassins et tueurs en série », « bandes de malfaiteurs », alcooliques, « amnésique », typologie extraite d'un seul film, *Cybèle ou les dimanches de Ville d'Avray* (1962) de Serge Bourguignon, « sociopathes ». Cette partie s'achève sur un chapitre intitulé « Les Héros dérisoires du *Facteur s'en va-t-en guerre* » (pp. 259-275). Outre que qualifier ce film de « comique troupier » paraît exagéré et révéler une extension injustifiée de l'emploi du terme – à ce compte, *MASH* de Robert Altman (1970) relèverait de ce nouveau genre –, lui consacrer un chapitre entier dans une partie qui constitue un essai, le plus souvent réussi, d'analyse sérielle est une faute, vénielle il est vrai, de méthode. Le parti pris de refuser à l'humour sa place dans le concert des films sur la guerre d'Indochine, en jugeant que son emploi aboutit à ce que « les Français se font un honneur de marteler cinématographiquement leur *mea culpa* en évitant systématiquement tout recours au *pathos*, y compris dans la représentation d'une réalité aussi dramatique que celle des camps de prisonniers » (p. 175), paraît, plus qu'une maladresse, une erreur de point de vue.

La dernière partie, qui d'étrange façon inclut la conclusion (pp. 301-309), est consacrée à « La guerre éclipsée ». Pertinents dans leurs analyses, deux courts chapitres traitent de deux films, *Indochine* de Régis Varnier (1992, pp. 279-285) et *Poussière d'Empire* de Lâm Lê (pp. 285-294). À partir de ces deux œuvres, quelque peu disparates mais heureusement réunies par leur mise à distance de la guerre, plus nette dans le premier que dans le second, et, dans ce dernier cas, plus portée par le goût de l'allégorie que du réalisme, Delphine Robic-Diaz montre avec subtilité l'effacement de l'épopée coloniale indochinoise sur le petit écran, même lorsque, paradoxalement, les réalisateurs la mettent en scène, par le tsunami de l'histoire. Pour finir, avant de conclure, l'auteure revient sur « la mémoire captive » de Pierre Schoendoerffer, sur ce qui est pour lui transmissible, l'épopée malheureuse du corps expéditionnaire, et sur ce qui ne l'est pas, les camps de prisonniers, ce qui explique, sans le justifier au plan théorique, le refus de l'auteure de considérer *Le Facteur s'en va-t-en* autrement que comme une pochade.

La conclusion reprend avec brio les apports de l'ouvrage. Elle souligne l'importance de la défaite de Diên Biên Phu comme point nodal de l'aventure indochinoise comme de sa réfraction dans le cinéma, la construction par le septième art d'un mythe de la guerre d'Indochine fondé sur l'oubli, aboutissant à la quasi-disparition de la guerre d'Indochine du cinéma français. En relisant l'introduction, on mesure le chemin que nous avons parcouru au côté de l'auteure, la pertinence de l'ensemble de son étude,

soutenue par un style vif non dépourvu d'humour. Cependant, l'ouvrage aurait gagné à construire une réflexion fondée sur la chronologie des films qui eût constitué un guide dans la jungle des occurrences et à éviter des tunnels philosophiques, sans doute utiles pour l'auteure à l'affermissement de sa pensée mais fastidieux pour le lecteur – je pense aux divers passages consacrés à l'œuvre de Paul Ricœur (pp. 15-16, 34, 42, 51, 306), de Roland Barthes (pp. 186-187), de Gaston Bouthoul (pp. 230-232), de Mircea Eliade (pp. 289, 293). On peut aisément rendre hommage à ses maîtres en indiquant en note ce que la notion que l'on utilise leur doit. Mais, au regard d'un ouvrage qui comble une lacune de l'historiographie, écrit avec passion au terme d'une enquête qui flirte avec l'exhaustif et dans lequel le lecteur prend plaisir à cheminer, tout cela n'est que brouillies.

Michel Cadé

Cressem, université de Perpignan Via Domitia, F-68860
cade@univ-perp.fr

Olivier Roche, Dominique Cérbeaud, Tintin. Bibliographie d'un mythe

Paris, Éd. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2014, 319 pages

En ouvrant ce petit livre, on pense avoir affaire à l'Yvert et Tellier de la tintinologie. Ainsi quelque 530 ouvrages consacrés à Tintin et à son auteur, Georges Rémi (1907-1983), dit Hergé, sont-ils présentés. Ce corpus se limite à la littérature secondaire, délaissant les éditions originales de la collection de bandes dessinées. Toutefois, dans la première section « Texte et versions » (pp. 45-60), les œuvres complètes, intégrales, en coffrets ou particulières, comme en langues étrangères et dialectes, recensent utilement les diverses aventures du reporter belge. S'enchaînent ensuite cinq chapitres déséquilibrés, consacrés aux « Études critiques » (pp. 67-182), aux « Amplifications imaginaires » (pp. 183-212), à « Hergé et après... » (pp. 213-264), à « L'auteur » (pp. 265-298) et aux « Ouvrages étrangers non traduits » (pp. 299-313). Les auteurs ne ratent rien des différents instruments de travail relatifs à Tintin, à ses origines, à ses camarades dessinés, à ses prolongements de vie. Ils ne négligent pas plus les hommages (expositions, retombées commerciales et artistiques) et les biographies de Georges Rémi. On regrettera simplement que les ouvrages étrangers non traduits ne figurent pas dans les sections précédentes, comme ceux qui ont été traduits en français. Cela dit, ce choix de publications étrangères permet de faire apparaître les tendances internationales de la diffusion de Tintin. Ainsi s'aperçoit-on que les Pays-Bas néerlandophones comptent de fameux tintinologues, comme Har Brok et Ernst Pommerel, dont

la production est « trop souvent ignorée en France et en Belgique francophone » (p. 28). L'Espagne, notamment la Catalogne, en est la « zone la plus tintinophile d'Europe » (p. 302), sans qu'il soit possible de signaler un « "tintinaires" (passionnés de Tintin) » (p. 302) plutôt qu'un autre. S'ensuivent d'autres espaces linguistiques, comme l'Allemagne, le Royaume-Uni et le Portugal qui présentent un Tintin plus européen qu'international. De même, si 6 % de la production totale ainsi présentée a été publiée avant le décès de Georges Rémi (1983) et si 14 % compte parmi les hommages au défunt (1983-1988), la décennie suivante (1988-1998) ne compte que pour 10 %, montrant un désintérêt pour Tintin, et plus généralement pour les grands héros de la bande dessinée des années 60-80. Une habile promotion marketing, soutenue par l'annonce d'un nouveau prolongement cinématographique, relance la production éditoriale (1998-2010), qui représente 52 % du corpus ; cette période était annoncée par Jean-Claude Jouret dans sa thèse de doctorat consacrée à *Tintin et le merchandising. Une gestion stratégique des droits dérivés* (pp. 254-255 ; Louvain-la-Neuve/Paris, Académia/Éd. du Cercle de la librairie, 1991). La période suivant la diffusion du film (2010-2014) se classe en deuxième position des productions, comptant pour 18 % des ouvrages signalés.

À feuilleter ce catalogue, on s'aperçoit rapidement qu'il ne s'agit pas vraiment d'un *Yvert et Tellier*, mais plutôt d'un traité de « métatintinologie », c'est-à-dire d'un « outil pour collectionneur, mais aussi pour tous les chercheurs qui souhaiteront se pencher sur le corpus hergéologique et tintinologique » (p. 14). Lorsque l'on croise les remerciements (p. 315) et l'introduction des auteurs (pp. 11-14), on peut même y voir une entreprise véritablement inspirée par le maréchal Pleszky-Gladz. Ne parle-t-on pas de « Vatican » et de « "protestants", voire d'hérétiques et de dissidents » (p. 12) ? Comme souvent lorsque les héritages sont trop beaux et les héritiers trop nombreux, les liens familiaux explosent et les haines reculent, comme le souligne l'ouvrage de Hugues Dayez, *Tintin et les héritiers. Chronique de l'après-Hergé* (p. 256 ; Paris, Éd. Le Félin, 2000). Cette allusion catholique a été forgée par Dominique Cerbelaud, frère dominicain dans la vraie vie, et cache l'action des ayants droit de la fondation Hergé et des éditions Moulinsart, « qui interdit notamment toute reproduction des vignettes des albums (sauf à verser des droits exorbitants) » (p. 12). Les bêtes noires des deux auteurs sont Nick Rodwell, administrateur de la Fondation, qui prévoit un nouvel album de Tintin pour 2052 afin de protéger les droits d'Hergé avant le 70^e anniversaire de la mort du dessinateur (p. 44n24), et le journaliste Michael Farr, « "expert de l'œuvre d'Hergé" par la grâce du Château » (p. 274) ; cet auteur se voit

minoré, la version anglaise de son ouvrage cité p. 82 n'est pas reprise dans les « Ouvrages étrangers non traduits ». À l'inverse, secrétaire général de la Fondation, Jean-Claude Jouret se trouve about de tout reproche (p. 255). Régulièrement, dans les notices décrivant des ouvrages, les auteurs pointent les « fourches caudines » (p. 211) de la Fondation (p. 16, 31, 65, 71, 72, 73, 85, 148, 151, 208, 217, 275). Ils prennent un malin plaisir à signaler que tel ou tel ouvrage a été « imprimé en Syldavie » (p. 123), à l'« imprimerie royale de Klow » (p. 122) ou par les « Editions royales syldaves, de Klow » (p. 147), quand ce n'est pas au « Studio Aîrgé » (p. 146). Du coup, la présentation de l'ouvrage de Léon Degrelle, le fasciste belge se voyant comme le double réel de Tintin (p. 279), fait raisonner autrement le travail du syndicaliste Roche et du frère prêcheur Cerbelaud. Il s'agit d'une véritable œuvre dissidente, éditée par l'hagiographe d'Hergé, Benoît Peeters. Il ne s'agit plus d'un catalogue pour collectionneurs, mais d'une revue des forces en présence, une sorte de *Jane's Defence Weekly* (revue faisant autorité dans le domaine de la Défense, entendue en son sens le plus large, des matériels aux stratégies, en passant par les hommes) appliquée à Tintin dans un unique numéro, même si index et annexes sont renvoyés à un site internet (accès : www.bibliographiedunmythe.com), comme dans un prolongement numérique. D'ailleurs, ils sont tous là, dans les remerciements, les auteurs reconnus et intouchables, comme Philippe Goddin, Benoît Peeters, Albert Algoud, Numa Sadoul, Stéphane Steeman, aux côtés du « franc-tireur » et « martyr » (p. 86) Bob Garcia, du professeur de littérature française de Stanford, Jean-Marie Apostolides, ou du « Serial-Pasticheur » (p. 205) Gordon Zola. Les auteurs présentent une coalition des auteurs édités par Benoît Peeters (Jean-Marie Apostolides, Albert Algoud, Dominique Cerbelaud, mais aussi Pierre Sterckx et le professeur émérite de l'université Paris I Panthéon-Sorbonne Pierre Fresnault-Deruelle), et des membres de l'association des « amis d'Hergé » dirigée par le transfuge Philippe Goddin. Comme pour mieux montrer que l'imagination hergienne se trouve dans les rangs de ses anciens compagnons (Benoît Peeters, Philippe Goddin, Har Brok, Pierre Sterckx), les auteurs mettent « en valeur sept ouvrages considérés comme fondamentaux » (p. 31, 68, 75, 79, 184, 265, 271). Certains parce qu'ils les ouvrirent à la tintinologie (p. 75, 79), la plupart parce qu'ils étaient publiés chez l'éditeur historique de leur héros, Casterman. Tous parce que, objectivement, ils permettaient de « devenir un tintinologue incollable ! » (p. 69).

Gérald Arboit

Crehs, université d'Artois, F-62030
gerald.arboit@aliceadsl.fr